

Influence du thème de l'accumulation des mérites
sur l'impression des sūtras:
exemple du *Couperet de diamant* 金剛經

*Bernard Montoneri**

Nota bene: Sūtra titles and Sanskrit words are in italics (*vajra*).

* Chargé de cours, Département de français, Université nationale centrale

Abstract

The *Diamond Sūtra* is the most commonly cited Buddhist text in Taiwan. It was composed in India and written in Sanskrit in the 2nd century, and it has been translated into Chinese several times. Among these Kumārajīva's version (A.D. 407) is the most famous. This study aims at proving the central value of one of the most important themes of the *Diamond Sūtra* and indeed of the *Prajñāpāramitā-sūtras*. This study will not only provide a definition of the *Diamond Sūtra's* title, but also discuss the theme of the "accumulation of merit", the reasons for the theme's predominance in the Mahāyāna sūtras, and its influence on both Chinese printing and on the *Diamond Sūtra's* diffusion.

Key-words : Accumulation of merit, Dunhuang,

Prajñāpāramitā-sūtras, printing, *Vajracchedikā*.

Le 金剛經 est un ouvrage majeur du bouddhisme taiwanais. Composé en Inde et en sanskrit vers le II^e siècle de notre ère, il fut traduit en chinois par plusieurs moines, mais seule la version de Kumārajīva (effectuée en 407) a connu un succès réel et durable. Le propos de cet article est de mettre en valeur l'un des thèmes les plus importants du *Couperet de diamant*, mais aussi de toute la littérature des *Prajñāpāramitā-sūtras* (groupe de 40 sūtras du Mahāyāna auquel appartient le 金剛經). La première partie de cet article se propose de développer le thème de l'accumulation des mérites et de noter l'importance de sa présence dans la plupart des sūtras du Mahāyāna; la deuxième partie montrera l'influence de ce thème sur l'impression et la diffusion du 金剛經.

1. Le thème de l'accumulation des mérites

Lorsqu'une personne comprend et diffuse la pensée bouddhique, il accumule des mérites. Cela signifie qu'il progresse personnellement sur la voie de la sagesse. Cela signifie aussi qu'il peut faire progresser la personne de son choix (et dans ce cas, on parlera de "transfert de mérites").

1.1. L'accumulation des mérites dans les sūtras du Mahāyāna

Le thème de l'accumulation des mérites n'est particulier ni à la *Vajracchedikā* ni au groupe des *Prajñāpāramitā-sūtras*. Il concerne en fait la plupart des sūtras du Mahāyāna. Voici par exemple ce que dit le *Sūtra du lotus*: "If any good son or good daughter receives and keeps this Law-Flower Sutra, or reads, or recites, or expounds, or copies it, that person will obtain eight hundred merits of the eye, twelve hundred merits of the ear, eight hundred merits of the nose, twelve hundred merits of the tongue, eight hundred merits of the body, twelve hundred merits of the mind; with these merits he will dignify his six organs, making them all serene."²

¹ 孟丞書 Montoneri Bernard has finished his Thesis and will probably be graduated in June 1998 (博士論文: "Commentary of the 金剛經, *Vajracchedikā*, based on Sanskrit and Chinese manuscripts", Université de Provence, Aix-Marseille I). He is actually teaching French in Taiwan (中央大學·淡江大學). I would like to thank my supervisor, Professor Jean Naudou, Doctor Patrick Mansier, Doctor John Kieschnick (Academia Sinica) and Professor Chin Day Hsi (中央大學) for their support and corrections.

² Chapitre XIX du *Sūtra du lotus*, selon la traduction anglaise de Soothill-1930 (réédition de 1993, p.219).

Dans la tradition bouddhique, copier des sūtras est une oeuvre pieuse¹, un acte de dévotion, soit public (commande d'un monastère ou de l'État), soit privé. Il s'agit de maintenir vivante la Doctrine révélée par le Bouddha et d'acquérir des mérites. Il s'agit également de rendre hommage à ses parents ou à un proche disparu et de reporter sur eux les mérites que l'on obtient en copiant un texte bouddhique. Les *Agama-sūtras* du bouddhisme ancien ne font, semble-t-il, pas mention de cette pratique, mais dans le bouddhisme du nord de l'Inde, on trouve des mentions de ce type: l'empereur Kaniska de la dynastie Kuśan encouragea un concile de l'école des Sarvastivadins (une des grandes écoles du Hinayāna) visant à compiler des sūtras.

Le grand commentaire de l'*Abhidharma-mahāvibhāṣā-sāstra*⁴, une oeuvre philosophique éditée durant le concile, fut gravée et déposée à la résidence impériale du Cachemire. Dans le *Sūtra du lotus*, on note l'énumération, au chapitre 19, des devoirs et donc des mérites d'un maître de la loi qui consistent à recevoir, garder les sūtras, les lire, les réciter, les exposer et les copier. De même, dans le chapitre 22⁵.

Dans le *Mahāprajñāpāramitā-sūtra*⁶, on trouve une transcription chinoise de "*stūpa*" (率都婆 shuai dou po). Le chapitre 7 de la partie III, quant à lui, mentionne le terme "*śarira*" (設利羅 she li luo). S'il est vrai que le terme *caitya* était anciennement utilisé en pāli, il semble difficile d'en conclure que la *Vajracchedikā* est très ancienne.

Il existe trois termes différents: le *stūpa* (率都婆 ou 仁塔) est un monument funéraire variable en taille comme en qualité architecturale, contenant généralement des reliques, parfois des textes ou des images sacrées. *Śarira* concerne plutôt les reliques des saints. "*Caitya*" contient l'idée d'accumulation traitée dans cet article: la racine "Cī" signifie "accumuler", "amonceler", "entasser". Le terme "*caitya*" convient donc parfaitement à la notion d'accumulation des mérites telle qu'elle est développée dans le *Couperet de diamant*.

La raison pour laquelle les sūtras du Mahāyāna prêchent les mérites de copier les sūtras et de les diffuser vient essentiellement du fait que le Grand Véhicule ne contient pas une distinction aussi tranchée entre moines et laïcs: le bouddhisme ancien faisait une distinction claire entre les fidèles et les moines, ces derniers étant exclusivement chargés d'apprendre, de lire, de réciter et de pratiquer les sūtras.

¹ Cf. Magnin-1987, pp.131-141.

⁴ 阿毗達磨大論毗婆沙論 *Apidamo dalun piposhalun* (traduit par Xuanzang de 656 à 659).

⁵ Cf. Soothill-1930 (réédité par Shin Wen Feng, à Taiwan en 1993, pp.234-235).

⁶ *Dai-hamya-kyō*, se référer à Hanayama-1966, pp.77, partie II, chapitre 30 et partie V, chapitre 3.

Les textes bouddhiques étaient donc transmis par la Saṅgha (communauté monastique). Il apparaît que les moines se transmettaient oralement les sūtras et lorsque Faxian se rendit en Inde au début du V^e siècle, il ne trouva aucun sūtra dans le nord-ouest de l'Inde, seulement des moines qui connaissaient les œuvres bouddhiques par cœur et qui les mettaient par écrit. Les textes étaient encore à cette époque récités oralement et non pas lus. Autant dire que les fidèles n'avaient guère accès à des textes manuscrits⁷. Comment enseigner et transmettre les textes du Mahāyāna? Les fidèles furent chargés de perpétuer la tradition et les sūtras se mirent à emphaser les mérites de celui qui copierait les textes.

Cet acte prenait peu de temps, il s'agissait simplement de faire une commande à un moine copiste et plus tard à un imprimeur qui se chargeait du travail (on note certains contresens, notamment chez Carter-1955 qui considère Wang Jie comme le premier imprimeur de l'Histoire, alors qu'il était un donateur, faisant une commande à une imprimerie). On remarque qu'il s'agit clairement d'une forme de prosélytisme: les ouvrages du Grand Véhicule encouragent le zèle des adeptes à maintenir et à déployer la doctrine. C'est l'une des raisons pour lesquelles le Mahāyāna s'est développé de l'Inde au Japon. La *Vajracchedikā* tient une place considérable dans l'histoire de la traduction et de la diffusion des textes bouddhiques en Asie. La récurrence du thème de l'accumulation des mérites dans ce sūtra nous semble jouer un rôle non négligeable sur sa diffusion en Chine.

1.2. L'accumulation des mérites: un thème récurrent dans la *Vajracchedikā*

Voici ce qui est dit dans le folio 5a du manuscrit sanskrit de Gilgit⁸:

Bhagavān āha: “Yaś ca khalu punaḥ, Subhūte, strī vā puruṣo vā gaṅgānadibālukopamān ātmabhāvān parityajed, yaś ceto dharmaparyāyād antaśaś catuṣpadikām api gāthām udgrhya parebhyo deśayed, ayam eva tato nidānaṁ bahupunyaṁ prasavetāprameyam asaṁkhyeyaṁ.”

Le Vénéré dit: “Certes, mais de nouveau, Subhūti, si d'un côté une femme ou un homme distribuait ses biens, jour après jour, autant de fois qu'il y a de grains de sable dans la rivière du Gange et si d'un autre côté, quelqu'un entendait ce discours sur la Doctrine et n'en retenait ne serait-ce que quatre vers, qu'il enseignerait alors à d'autres, celui-là assurément, en cette occasion, produirait un mérite incommensurable et incalculable.”

⁷ Cf. Mizuno-1991, pp.157-164.

⁸ Cf. Gomez-Silk-1989, p.99; ce passage se trouve dans [C13] ou section 13 du 金剛經. Le découpage de ce sūtra en 32 sections date donc du milieu du IX^e siècle et n'existait pas dans les manuscrits sanskrits et chinois originaux. Il doit donc être utilisé avec beaucoup de précautions.

Ce passage traite de la suprême excellence de l'enseignement (thème favori des *Prajñāpāramitā-sūtras*). On y perçoit un élément étonnant et intéressant: "offrir" ou "sacrifier sa vie". 婦女 (*strī*) 若 (*vā*) 丈夫 (*puruṣas*) 若 (*vā*)...我 (*ātma*) 身 (*bhāvān*) 捨 (*parityajet*).

Peut-on simplement traduire "*ātmabhāvān parityajed*" (Gomez-Silk-1989, p.99) par "distribuer ses biens"? Il semble préférable de suivre Gomez-Silk-1989, p.123: "to give away their person". *Pari-ṽTYAJ* 捨 "distribuer", "renoncer", "sacrifier". *Ātmabhāva* 我身 "existence personnelle", "soi-même". L'expression ne signifie surtout pas "sacrifier sa vie", mais se dévouer (d'ailleurs *tyāga* signifie "don", "présent", "donation"), faire acte de générosité, parce que, pour les *Prajñāpāramitā-sūtras*, transmettre la Doctrine est le beau et le plus important des dons. [C19]

Le sūtra précise bien que l'accumulation des mérites est juste, à condition que ce mérite soit le support d'une compréhension correcte de la doctrine. La transmission de la doctrine n'est pas liée à la vertu de sagesse, mais à celle de don et de générosité propre au Mahāyāna, attitude qui consiste à faire partager ce que l'on a appris, à diffuser ce que l'on a compris, bref à partager ce que l'on possède.

La *Vajracchedikā* est un sūtra qui tient à sa survie. Elle traite de l'accumulation des mérites de celui qui la comprend, l'enseigne et la diffuse, en employant environ 30 fois 福聚 *puṇyaskandha* dans la version de Dharmagupta (T.238), essentiellement dans [C4], [C6], [C8], [C11], [C13], [C14], [C15], [C16], [C19], [C24], [C28] et [C32]. Dans [C8] "*Puṇyaskandha*" 福聚 "agrégat", "constituants de l'existence": *pañcaskandha* ou "les cinq agrégats": *ṛūpaskandha* "forme", *vedaskandha* "perception", *sañjñāskandha* "conscience", *saṃskāraskandha* "conception intellectuelle" et *viññāskandha* "discernement" (cf. *Sūtra du coeur* ou 心經: "dans la vacuité, il n'y a ni forme ni perception, ni conscience, ni conception intellectuelle ni discernement"). Dans le *Couperet de diamant*, *puṇyaskandha* traduit exclusivement "quantité de mérite".

Dans le folio 7a du manuscrit sanskrit de Gilgit⁹, on remarque le passage suivant:

"Api tu khalu punaḥ, Subhūte, yatra pṛthivīpradeśe idaṃ sūtram prakāśayiṣyati, pūjanīyaḥ sa pṛthivīpradeśo bhaviṣyati. Sadevamānuṣāsurasya lokasya vandanīyaḥ pradakṣiṇīkaraṇīyaś caityabhūta sa pṛthivīpradeśo bhaviṣyati."

"Mais encore, Subhūti, quelle que soit la partie de la terre sur laquelle ce sūtra sera proclamé, cette partie de la terre deviendra objet de culte. Cette partie de la terre sera pour le monde, avec ses dieux, ses êtres humains et ses esprits, une pagode [*caitya*] dont il faudra faire le tour avec adoration."

⁹ Cf. Gomez-Silk-1989; ce passage se trouve dans [C15] de Conze-1974.

“*Caityabhūto*” signifie “véritable pagode”¹⁰: le lieu sur lequel la Doctrine est enseignée et propagée devient un lieu de culte qu’il faut honorer comme la propre demeure du Bouddha. Ce terme est d’une grande importance. Il a notamment fait l’objet d’un article¹¹. Malheureusement, son article est rempli d’erreurs et les résultats s’en trouvent considérablement perturbés (se reporter au chapitre 2 de ma thèse). Il est bien difficile d’utiliser les travaux japonais concernant le 金剛經, tant les informations présentées et la méthode utilisée posent problème. Son article n’apporte pas de conclusion fiable. En ce qui concerne la mention de “*Caityabhūto*” dans la *Vajracchedikā*, il est clair qu’une comparaison entre les différentes versions sanskrits et chinoises n’apporterait rien, puisque toutes les versions disent la même chose.

Que disent les différentes versions? Dans [C12], on note: “En outre, cette partie de la terre sur laquelle aura été récitée ou enseignée cette strophe de quatre lignes deviendra un lieu de culte pour le monde des dieux, des hommes et des esprits; que dirons nous alors, Subhūti, de ceux qui apprendront, liront et comprendront ce sūtra en entier puis l’expliqueront à d’autres!” (traduction française d’après T.238; Dharmagupta propose “支帝”: 支 pour “*caitya*” et 帝 pour “*bhūtas*”).

Dans la mesure où le manuscrit de Dandān Uiliq note “*cāitya-bhūto*”¹², où l’on trouve “*caityabhūtaḥ*” à la fin de [C16] dans T.238, “*caitya*” dans le manuscrit de Dandān Uiliq¹³ et “*caityabhūta*” dans le manuscrit de Gilgit (folio 7a; se reporter au chapitre 1 de ma thèse), il ne fait pas de doute que le terme était présent dans les versions les plus anciennes en sanskrit de la *Vajracchedikā*. Il n’existe aucune différence entre ces versions concernant ce thème: on apprend simplement qu’il se trouve dans toutes les versions (concernant les versions chinoises, T.1510 note: “當知此處一切世間天人阿修羅皆應供養如佛塔廟”; se référer à l’annexe 2 de ma thèse, dans [C12] de l’édition de T.1510).

Si l’on encourage l’expansion du bouddhisme, on transforme également le site sur lequel les sūtras sont gardés et transmis en un véritable lieu de culte. De telles paroles visent donc à préserver la doctrine de la loi, telle qu’elle est énoncée par le Mahāyāna. La terre sur laquelle les enseignements du Bouddha sont transmis devient un objet de culte: elle est vénérée comme la demeure de Śākyamuni lui-même. S’il est vrai que je tend à penser que le *Couperet de diamant* est un ouvrage ancien (ce point est précisément traité dans ma thèse), en aucun cas la mention de “*Caityabhūto*” ne peut être une preuve de son ancienneté. Il est écrit dans Hanayama-1966, p.77: “Thus, the stūpa-worship itself does not have any fundamental intercourse with the Prajñā doctrine”.

Il s’agit de ne pas confondre les deux thèmes qui sont clairement définis dans la *Vajracchedikā*, à

¹⁰ Cf. Hanayama-1966, pp.74-80.

¹¹ Article de Shin’ya Kasugai, se reporter à Hanayama-1966, pp.74-80.

¹² Folio 6b; Pargiter-1916, p.181.

¹³ Folio 11a; Pargiter-1916, p.186.

savoir l'exposition des *pāramitā* (pas uniquement de la *prajñā*) et l'accumulation des mérites. Celui qui comprend et diffuse un sūtra accumule des mérites. Ce qui est vrai pour les personnes l'est également pour les lieux: un site sur lequel la parole du Bouddha est enseignée et propagée devient "saint" et honorable. Pourquoi ce thème est-il présent dans le sūtra et pourquoi est-il si important? Questions fondamentales dans la littérature des *Prajñāpāramitāsūtras* et auxquelles l'article de Shin'ya Kasugai¹⁴ ne répond pas.

1.3. Quelques anecdotes sur la *Vajracchedikā*: actes méritoires et le transfert des mérites en Chine

Un certain Yao Dai 姚待 aurait fait le voeu en 704 de copier quatre grands sūtras en faveur de ses parents décédés (transfert de mérites), à savoir le *Sūtra du lotus* en un exemplaire, le *Sūtra de Vimalakirti* en un exemplaire, 10 exemplaires du *Sūtra de Bhaiṣajyaguru* (*Yaoshijing* 藥師經) et 100 exemplaires du *金剛經* *Jingangjing*. Le *Sūtra de diamant* fut embelli par du santal et de la soie écrue alors que les rouleaux des trois autres sūtras furent montés sur des batons ornés de pierres précieuses¹⁵. Il s'agit de commandes. Chacun choisit le (ou les) sūtra qu'il considère comme majeur et le fait copier en un certain nombre d'exemplaires par des moines copistes, en mémoire le plus souvent de proches qui viennent de décéder. On remarque l'anecdote suivante concernant la *Vajracchedikā*: un certain Zhao Wenchang 趙文昌 venant de mourir, fut traduit devant le tribunal infernal du roi Yama. Il déclara au compte de ses bonnes actions la connaissance parfaite du *Couperet de diamant* qu'il récitait durant sa vie.

Yama l'envoya dans la bibliothèque infernale pour y chercher un exemplaire de ce sūtra pour le lui faire réciter pendant qu'un préposé vérifiait. Non seulement Zhao trouva un exemplaire du *Jingangjing* parmi les innombrables sūtras entreposés dans la bibliothèque sans même ouvrir les yeux, mais il fut aussi capable de réciter par coeur et sans faute la *Vajracchedikā* en entier¹⁶.

Dans Grand Palais-1995 (Sérinde, terre de Bouddha), N°278, on note l'anecdote suivante qui aurait couru dans toute la Chine au milieu du IX^e siècle: sept jours après sa mort soudaine, un moine de Chang'an nommé Lingyou comparait devant Yama. Il lui récite alors le *Couperet de diamant* qu'il pratiquait de son vivant. Le roi des enfers s'étonne que le moine ait oublié une hymne (偈 ji) et lui octroie dix années supplémentaires de vie pour s'en procurer, d'après une stèle à l'ouest de la préfecture de Hao (Fengyang, dans l'Anhui), le "véritable texte" (真本 zhenben) qu'il lui faudrait ensuite propager.

¹⁴ Traduit en anglais dans Hanayana-1966, pp.74-80.

¹⁵ Drège-1991, p.205.

¹⁶ Anecdote rapportée par Drège-1991, pp.210-211 d'après Fayuan zhulin, T.2122, Vol.53, j.79, pp.875e-876a.

Dans un tel contexte où copier un sūtra était l'oeuvre méritoire par excellence, il est clair que bouddhisme et imprimerie seraient de proches compagnons. Quant au *Couperet de diamant*, son importance dans ce domaine est considérable, puisqu'il est le premier livre imprimé, daté et qui subsiste encore (Stein P.2, découvert à Dunhuang et portant la date de 868).

2. De l'accumulation des mérites à l'impression de la *Vajracchedikā*

Cette partie tentera de mettre en évidence l'importance du lien qui existe entre "accumulation des mérites" et impression des sūtras. On s'intéressera bien sûr essentiellement au cas du 金剛經.

2.1. La découverte de l'imprimerie en Chine

Du début de notre ère au X^e siècle, les textes étaient généralement copiés sur des feuilles de papier assemblées en longues bandes, ou sur des pièces de soie spécialement tissées, et enroulées sur un baton, chaque rouleau correspondant à un chapitre. Ils étaient enveloppés d'une pièce d'étoffe, carrée ou rectangulaire, leur servant de protection. Ces couvertures, étiquetées et numérotées, conservaient les manuscrits en bon ordre¹⁷.

La xylographie est probablement née au VII^e siècle¹⁸. Un édit du 29 décembre 835 mentionne l'existence de l'imprimerie. Au VIII^e siècle, elle est connue au Japon. Il est possible que cette technique ait aussi gagné la Corée à la même époque. On crédite habituellement les Tang de l'invention de l'imprimerie, encore que la xylogravure n'entre en scène que plus tardivement, n'ayant jusqu'au IX^e siècle que des applications limitées. Les moines bouddhistes entreprenaient de répandre de "tracts", souvent réutilisés par les fidèles comme des "charmes" (*dhāraṇī*)¹⁹, imprimés sur des feuilles volantes, à l'aide de planches gravées en relief. Ceux-ci constituent à leur manière les incunables chinois (ouvrages imprimés, antérieurs au XVI^e siècle et tirés à peu d'exemplaires).

¹⁷ Bien peu d'enveloppes ont été retrouvées. Cf. Grand Palais-1995, N°33.

¹⁸ Les plus anciens témoignages de la xylographie sont extérieurs à la Chine: ce sont les *dhāraṇī* de l'impératrice Shōtoku ("un million" d'exemplaires imprimés, dit-on, de 764 à 770). On note également le cas du petit sūtra découvert en Corée en 1966. La datation de ce document est estimée à 751, mais est restée controversée: le rouleau peut très bien avoir été imprimé en Chine et il n'est pas prouvé que le papier soit de facture coréenne. Cf. Drège, appendice de l'article: "Les caractères de l'impératrice Wu Zetian dans les manuscrits de Dunhuang et de Turfan", *B.E.F.E.O.* 73, 1984, pp.352-354 et Drège-1994, p.414. On considère toujours le rouleau de la *Vajracchedikā* de 868 comme le plus ancien livre imprimé.

¹⁹ Cf. Mizuno-1991, pp.172-173.

Quant à la xylographie, elle est d'usage courant à la fin de la dynastie des Tang. La fabrication de blocs de pages recto puis imprimés semble avoir progressé plus rapidement que la fabrication des livres. Les textes sont votifs. Parfois le dessin et le texte sont imprimés ensemble, parfois séparément. Certains dessins sont coloriés à la main.

On note la première mention de l'imprimerie dans un rapport que fit en 835 Feng Xiu²⁰ pour demander que l'on interdise l'impression des planches de calendrier de manière incontrôlée. Les impressions officielles firent lentement leur apparition, au X^e siècle, alors que les impressions privées, laïques et religieuses se sont développées plus tôt et plus rapidement.

On ne remarque pas de bouleversement particulier sous les Tang et sous les Cinq Dynasties (907-960) dans le domaine du livre. Il est rare de trouver une description même sommaire de cette nouveauté. En fait, la technique de l'estampage (textes et images gravées sur pierre ou sur bois) était connue depuis au moins un siècle ou deux avant celle de la xylographie.

Les Chinois étaient donc habitués à la reproduction non manuscrite des ouvrages. Cependant, il convient de préciser que la technique de la xylographie tient plus de celle des sceaux que de celle de l'estampage car les caractères sont mis à l'envers (pour les estampages, les caractères chinois étaient gravés à l'endroit et en creux).

L'un des éléments capitaux qui sont à la source de la diffusion de la xylographie est la transformation de la morphologie du livre: le rouleau est progressivement remplacé par de nouvelles formes de livres aux feuilles pliées, accordéons, livrets "en papillon". Le *Couperet de diamant* en 32 sections n'utilise plus du rouleau mais du livre en feuillets pliés. L'imprimerie en Chine sous les Tang consiste essentiellement en ce qu'on appelle la reproduction par empreinte ou 印摹 yinmo. Le rouleau laissant place au livre plié (書冊 shuce), l'imprimerie devient chose facile car ces livres sont aisément conservables et moins coûteux. Le passage du rouleau au livre a donc nettement favorisé l'imprimerie en Chine. Pourtant, on remarque le rouleau manuscrit ne sera que lentement supplanté par la xylographie.

Les bibliothèques bouddhiques²¹ sont néanmoins très rapidement touchées par la xylographie. Les bouddhistes ont su tirer le meilleur parti de cette nouvelle découverte afin de diffuser abondamment leurs écrits. Les *dhāraṇī* (formules incantatoires) ont été les premières à bénéficier de ce nouveau moyen rapide et bon marché.

On copia ensuite des sūtras courts et des livres de prières. Enfin, sous les Song, c'est le canon

²⁰ Cf. Drège-1994, p.414.

²¹ Concernant les bibliothèques bouddhiques, cf. Drège-1991, pp.175-247.

bouddhique tout entier (*Tripitaka*) qui fut imprimé (130 000 planches en 983)²². Cette essor est dû au fait que pour les bouddhistes, le remplacement de la copie manuscrite par la reproduction xylographique ne diminue en rien la quantité de mérite des donateurs, bien au contraire, la diffusion des sūtras s'en trouve multipliée. On note que sous les Song, les éditions imprimées ont une valeur inférieure aux éditions manuscrites, les bibliophiles restant attachés aux oeuvres calligraphiques originales. Le sentiment des lettrés de l'époque des Ming sera très différent: on considérera alors que les imprimés sont plus fiables. Les amateurs d'éditions manuscrites deviennent rares, ces éditions perdent beaucoup de valeur monétaire et il semble que les erreurs y foisonnent²³.

Pour les éditions imprimées, les textes devaient être collationnés avant d'être copiés, puis avant d'être envoyés chez le graveur, et encore une fois avant d'être imprimés. Sous les Ming, l'imprimé triomphe dans les bibliothèques privées. Le manuscrit reste surtout pratique pour la correction des textes avant l'impression ou pour obtenir un texte rare.

2.2. La *Vajracchedikā*, des manuscrits aux imprimées

On note un changement important survenu lors du passage des textes manuscrits aux versions imprimées dans la présentation et le découpage de la *Vajracchedikā*. Ce changement pose de nombreux problèmes historiques et sur la compréhension même de ce sūtra. Lorsque l'on observe par exemple le manuscrit de Gilgit²⁴, on note deux faits capitaux: d'abord ce manuscrit sanskrit de la *Vajracchedikā* joue sur l'inobservance de certaines règles de sandhi afin de fournir au texte une ponctuation (rôle équivalent à celui des "mots vides" en chinois classique); ensuite, lorsqu'un folio se termine, on change de folio, en se préoccupant ni d'un quelconque découpage en sections ni du sens du texte: ainsi, lorsqu'il n'y a plus de place, on passe au folio suivant, ce qui signifie que les termes sanskrits sont coupés n'importe où. Le manuscrit de Gilgit n'est pas une exception, il en est de même pour celui de Dandān Uiliq²⁵: on note par exemple que les scribes n'hésitaient pas à couper un verbe en deux, séparant la racine de la désinence ("*abhijānā-*" à la fin du folio 11a et "-*my*" au début du folio 11b pour *abhijānāmi* "je me souviens de")²⁶.

Conze-1974, pp.6-7, reprend l'hypothèse selon laquelle de malheureux moines firent tomber les folios qu'ils transportaient, ce qui expliquerait pourquoi la *Vajracchedikā* manque de logique et de cohérence. Pourtant, lorsque l'on connaît l'esprit indien, on doute que le sūtra ait eu un jour une forme parfaitement logique et cartésienne. Un sūtra est le résultat de l'accumulation centenaire de formules

²² Sur les débuts de l'imprimerie en Chine, voir Pelliot-1953, notamment pp.14-47 et sur les éditions imprimées du canon bouddhique (par Demiéville) voir le même ouvrage, en appendice.

²³ Cf. Drège-1991, p.267.

²⁴ Gomez-Silk-1989, pp.89-139 et Ouguibénine-1996, pp.252-265.

²⁵ Manuscrit sanskrit de la *Vajracchedikā* lu par Pargiter-1916, pp.176-195.

ajoutées par différents scribes. S'attendre à ce qu'il soit présenté comme une thèse de doctorat est une aberration. Imaginons un instant que les folios aient été mélangés et observons les textes de plus près: dans la version de Dharmagupta, “善實” (*Subhūti*) apparaît 224 fois, il arrive que les manuscrits sanskrits originaux coupent ce terme entre deux folios (Pargiter-1916, p.193: “Subhū-” dans le folio 18a et “-te” dans le folio 18b pour “Subhūte”), les chances de reconstituer les folios nous semblent bien minces. Il ne faut pas raisonner en terme de sections, car les sections n'existent pas avant le IX^e ou X^e siècle (voir ci-après).

Si des moines avaient tenté de “recoller les morceaux”, le texte serait nettement moins logique qu'il ne nous est parvenu. De plus, il n'existe actuellement, sur les milliers de manuscrits découverts et quelle que soit la langue, qu'un seul ordre de présentation de la *Vajracchedikā*: les formules présentées de la même manière et dans le même ordre dans toutes les versions (mais de façon plus ou moins développées). Le texte cité dans le commentaire d'Asaṅga (T.1510) et traduit en chinois par Dharmagupta peut être considéré comme le plus ancien (se reporter à ma thèse, en annexe); étant à peu près identique aux autres versions, cela signifie que l'événement noté dans Conze-1974 se serait produit avant le IV^e siècle. En bref, seule la découverte d'un manuscrit sanskrit antérieur à cette période pourrait résoudre le problème de manière définitive. Pour l'instant, on se contentera de dire que cette hypothèse n'a guère de sens concernant la *Vajracchedikā*. Un autre problème concerne le découpage en 32 sections, celui de sa mise en place tardive en Chine.

Dans un premier temps, les imprimeurs s'efforcèrent de reproduire au plus près les textes manuscrits, mais la complexité du processus de composition devait mener inévitablement à une réorganisation de la page imprimée. Les matériaux de Dunhuang nous offrent des exemples intéressants: dans la province du Sichuan, où naquirent vraisemblablement les premiers imprimés, apparut une nouvelle version du *Couperet de diamant*, différente de celle de 868 (le plus ancien texte imprimé de l'histoire; voir ci-après). La présentation du texte change, même si la traduction reste celle de Kumārajīva. Le texte est divisé en 32 sections assorties de sous-titres. Cette nouvelle présentation semble se répandre vers la fin du IX^e siècle. Sur plus d'une cinquantaine de manuscrits de Dunhuang de la *Vajracchedikā*, une dizaine porte la mention “d'après l'édition imprimée authentique de la famille Gao au Xichuan” (Sichuan)²⁷.

Les copies datées montrent une certaine vogue de cette version en 32 sections au IX^e siècle et jusque vers 950. Il existe encore trois exemplaires xylographiés à Dunhuang pour le compte du potentat local, Cao Yuanzhong 曹元忠 en 949-950²⁸. Il est habituellement reconnu²⁹ que la division en 32

²⁶ Pargiter-1916, pp.186-187.

²⁷ Cf. Drège-1994, p.417.

²⁸ Imprimés P.4515, 4516, S. p.2; cf Drège-1994, p.417.

chapitres fut l'oeuvre du prince héritier Xiaotong 肅統 (501-531) des Liang Méridionaux 南梁 (502-557). Cependant cette attribution est probablement controuvée, comme l'a montré Yabuki Keiki²⁹. C'est plus vraisemblablement à la fin du IX^e ou au début du X^e siècle que la maison Guo 國 du Xichuan (actuel Chengdu au Sichuan) fit une nouvelle xylographie du "véritable texte" (真本 zhenben). Le *Sūtra de diamant* est alors divisé en 32 sections ou 分 fen. À la fin de la 21^e section, on ajouta les soixante caractères de "l'Hymne du Bureau des Ténèbres" (冥司 mingsi), claire allusion à la légende de Lingyou³¹.

Certains manuscrits de la collection Stein sont divisés en 12 sections, notamment la version de Bodhiruci. Mais la plupart des manuscrits sont découpés en 32 sections, avec les prières d'introduction et la liste de *vajra*. Le découpage en 32 sections est donc relativement tardif et ne s'adresse qu'à la Chine (pas à l'Inde). Les manuscrits sanskrits de la *Vajracchedikā* ne sont aucunement découpés en parties. On pense qu'il serait anachronique et mal venu d'imposer à la version originale (ou plutôt aux versions sanskrits originales) des ajouts particuliers à un pays, la Chine en l'occurrence, et très tardif par rapport à la date présumée de composition du sūtra, à savoir vers le II^e siècle (donc environ huit siècles plus tard, si on accorde foi à Yabuki Keiki).

Quelle est l'implication de cette découverte? La plupart des éditeurs de la *Vajracchedikā* n'hésitent pas à inclure le découpage en 32 sections dans tous les manuscrits et dans toutes les versions de ce sūtra. Si ce découpage est bien postérieur au IX^e siècle, il n'a sa place (sous peine d'anachronisme) ni dans les originaux sanskrits ni dans les traductions chinoises. En bref, ce découpage est inopportun et rend bien peu de services au regard des erreurs historiques qu'il provoque.

²⁹ Voir par exemple Soymié-1987, p.18, note 9.

³⁰ Cf. Grand Palais-1995, *Sérinde, terre de Bouddha*, N°278.

³¹ Nous avons choisi dans cet article de ne pas traiter du cas particulier des prières d'introduction et de l'invitation aux huit grands *vajra* (八大會闍) absentes des versions chinoises du *Taisho* mais présentes dans certains manuscrits de la *Vajracchedikā*. Plusieurs travaux de recherche ont déjà été réalisés sur ce sujet: voir notamment Soymié-1987, pp.9-26 et Grand Palais-1995, *Sérinde, terre de Bouddha*, N°278. On note simplement que le fidèle, avant de lire le sūtra, doit réciter une dhāraṇī afin de purifier son esprit puis inviter les huit *vajra* (et les quatre bodhisattvas, addition plus tardive), afin qu'ils le protègent où qu'il soit.

Ma thèse (chapitre 2) analyse également de manière critique le découpage en 32 sections d'un point de vue logique et littéraire. Je démontre notamment que ce découpage ne respecte ni le sens du texte ni la logique de l'argumentation (la *Vajracchedikā* est un dialogue entre le Bouddha et Subhūti: l'argumentation du Bouddha est trop souvent hachée sans raison, ce qui provoque la confusion dans l'esprit du lecteur). Le *Couperet de diamant* étant un ouvrage répétitif, un commentaire linéaire suivant l'ordre des 32 sections n'a guère de sens. Parmi les thèmes qui reviennent constamment dans le 金剛經, celui de l'accumulation des mérites est particulièrement important. En fait, il est vital pour les *Prajñāpāramitā-sūtras*, nous verrons qu'il constitue le moyen le plus sûr de propager la Doctrine, afin qu'elle soit correctement comprise et qu'elle ne disparaisse pas.

2.3. Quelques versions imprimées de la *Vajracchedikā*

Une version datée de 868 du *Couperet de diamant* (texte chinois de Kumārajīva)³² fut découverte par Sir Aurel Stein en 1907 dans la grotte 17 et apportée en Angleterre: “In the large block-printed roll dated A.D. 868 is found the oldest specimen of a printed book so far known. The perfect technique displayed by the text and the frontispiece indicates a long preceding development of the printer's craft³³”. Cet imprimé, le plus ancien encore existant, est presque parfaitement conservé. Il démontre une technique avancée. Le sūtra est composé de 6 feuilles de texte collées avec soin, afin de former un rouleau continu. Particulièrement réputée dans l'immense collection des textes bouddhiques, la *Vajracchedikā* fut donc imprimée pendant la dynastie des Tang (懿宗 Yizong, 859-873). À la fin du texte, il est imprimé que le sūtra fut respectueusement fait pour une distribution libre et universelle par un certain Wang Jie 王玠 pour ses parents³⁴, le 15e jour de la 4^e lune, la neuvième année de Xiantong, donc le 2 mai 868 (“咸通九年四月十五日王玠爲二親敬造布施”). Il s'agit autant d'un acte de piété filiale en l'honneur de ses parents que d'un don à la gloire du Bouddha. En fait, il semble que le terme “respectueusement” (敬) s'adresse au respect qu'il a pour le Bouddha et pour la *Vajracchedikā*.

Ce n'est pas tout à fait un hommage à ses parents: il entend reporter sur eux les mérites que lui vaudra son oeuvre pieuse. Wang Jie est le donateur, c'est-à-dire que le rouleau fut payé par lui: il s'agit d'une commande mais malheureusement le prix n'est indiqué nulle part, pas plus que la provenance du rouleau ni la location de l'atelier de fabrication (sans doute au Sichuan car les imprimés explicitement localisés à Duanhuang et du IX^e siècle ne sont pas d'une aussi grande qualité).

³² Cf. *Hobogirin*, fascicule annexe, N°235.

³³ Stein-1992, p.214.

³⁴ Voir Pelliot-1953, pp.47-49. Conze-1988, pp.94-96 décrit le frontispice de la version de 868.

Le frontispice comporte la liste des huit grands *vajra*. L'avertissement initial et la *dhāraṇī* en deux colonnes³⁵, sont suivies des noms des *vajra*, non numérotés, précédés chacun de 奉請 *fengqing* (invités respectueusement). Le frontispice, la première des sept feuilles du rouleau, montre également le Bouddha prêchant dans le Jetavana, devant Subhūti³⁶. La xylographie permet une juxtaposition harmonieuse, un mélange entre texte et image. Elle conserve le lien qui unit l'écrit et l'image, sans rupture. Elle permet toutes les audaces de composition et de style, mais elle conditionne un emploi assez resserré de styles d'écritures: ainsi, la plupart du temps, on utilisait l'écriture régulière 楷 *kai*, avec des caractères de taille assez égale d'un manuscrit à l'autre.

La plus ancienne version imprimée au Japon (1157) est le *Sūtra de diamant*, dans sa traduction chinoises par Xuanzang³⁷. On note également une impression de Turfan en sanskrit du même sūtra. Cette version est particulièrement belle. Les numéros de page et le titre sont en sanskrit et en chinois. L'imprimé date du XIII^e ou du XIV^e siècle³⁸. Il s'agit de 10 feuilles en écriture *lantsa*. L'imprimé ressemble aux *pothi* de l'Inde, comme pour les anciens ouvrages écrits sur des feuilles de palmier. En effet, les livres imprimés en sanskrit retiennent assez logiquement la forme indienne plutôt que la forme chinoise.

En 1189, le *Couperet de diamant* fut imprimé en tangut. L'expédition russe du colonel Koslov en Mongolie le découvrit dans la cité de Kharakhoto, laquelle contenait un nombre considérable de livres imprimés bouddhiques, dans la langue de Xixia, le tangut. C'est un peuple d'origine tibéto-birmane qui occupa le nord-ouest de la Chine pendant près de deux siècles, avant la conquête de Gengis Khan. Le plus ancien livre retrouvé à Kharakhoto est daté du 16 mai 1016. L'oasis de Turfan est situé à 866 kilomètres de Dunhuang, il compte actuellement plus de 200 000 habitants. La ville de Turfan se trouve dans une dépression dont le fond est à 154 mètres au-dessous du niveau de la mer, dans la province du Xinjiang, en Chine. Le site fut pour la première fois fouillé par une expédition de Prusse, celle des Docteurs Grūndewel et Von Le Coq, de 1902 à 1907. Les objets découverts furent emportés au Musée d'Ethnologie de Berlin jusqu'à la Seconde Guerre mondiale où il furent en partie détruits par les bombardements. Turfan était une communauté pluriculturelle et polyglotte, 17 langues sont répertoriées d'après les documents découverts par l'expédition.

Toutes les religions y étaient représentées, mais tous les textes imprimés retrouvés sont

³⁵ La traduction de la *Vajracchedikā* présentée dans le rouleau de 868 est bien celle de Kumaraṅga (Nanjio-1916, N°10). La version du *Taishō* (T.235) ne contient pas l'invocation préliminaire aux huit *vajra*. L'édition de Corée présente une *dhāraṇī* dont la transcription phonétique varie sensiblement de celle employée dans le rouleau de 868. Il semble, au regard des différentes versions chinoises découvertes que l'invocation préliminaire et les *dhāraṇī* finales soient relativement peu présentes.

³⁶ Cf. Conze-1988 et Carter-1955, pp.60-61.

³⁷ Carter-1955, p.63, note 5 et pp.88-89; *Hōbōgirin*, fascicule annexe, N°220.

³⁸ Carter-1955, p.145.

bouddhiques. Les Ouïgours furent parmi les premiers à utiliser des textes imprimés, mais ceux de Turfan, qui ont une numérotation chinoise sont bien de facture chinoise. Le fait que les textes aient été déposés à Dunhuang et à Turfan est sans doute dû au climat, plus favorable à la conservation d'ouvrages. Lorsque les Mongols envahirent la région de Turfan, ils empruntèrent nombre d'éléments à la culture locale, ils prirent notamment les rames de papier des Ouïgours en 1206. Les ouvrages ouïgours trouvés à Turfan sont en alphabet sogdien. Ils contiennent des noms et des termes en sanskrit.

Ces livres imprimés en langue turque, avec des notes en sankrit et une numérotation chinoise sont de très bonne qualité. Les écritures imprimées en sanskrit sont de deux sortes: les plus nombreuses sont notées dans un sanskrit ancien, les autres sont en écriture lantsa. Le plus beau texte imprimé de toute la collection est un exemplaire de la *Vajracchedikā* en écriture lantsa. Chaque page contient une marge brodée, avec une belle et claire écriture. Les numéros de page sont en sanskrit et en chinois. Cette version sanskrite est postérieure aux éditions du même sūtra trouvées à Dunhuang, à Kharakhota et au Japon. Elle date sans doute du XIII^e siècle. Elle est imprimée des deux côtés et chaque page consiste en deux feuilles collées avec finesse et soin.

On note une nouveauté dans l'impression des sūtras à partir des Song: les textes en couleur, surtout en noir et rouge, que l'on obtient en faisant passer sous la presse à plusieurs reprises une plaque colorée différemment chaque fois, ou bien en se servant de plusieurs plaques identiques. Le plus ancien ouvrage coloré par ce procédé qui soit en notre possession date de 1340 (fin de la dynastie des Yuan); il s'agit d'une édition en rouge et noir du *Couperet de diamant* qui avait été commandé par le temple Zifu de Jiangling (Hubei).

Conclusion

En tant que plus ancien texte imprimé encore existant, le *Couperet de diamant* nous montre à quel point il tient une place importante et particulière en Chine. En effet, le nombre considérable de versions chinoises retrouvées (notamment à Dunhuang) ne représente qu'une infime partie de l'immense quantité de copies dont il fut l'objet. Les Chinois prirent très au sérieux le fait que celui qui reproduit ce sūtra accumule de nombreux mérites. En tant que texte court et grâce à la réussite de la traduction de Kumārajīva (qui fut de loin la version la plus abondamment copiée), on peut dire que la *Vajracchedikā* fut l'un des *Prajñāpāramitā-sūtras* les plus favorisés. Car la pensée qu'elle véhicule est la même que celle des autres sūtras de ce groupe: son contenu ne peut être l'unique raison de son succès.

ILLUSTRATION: L'ART DE LA REPRODUCTION DES SŪTRAS BOUDDHIQUES³⁹



³⁹ Estampage: impression en relief ou en creux d'une marque ou d'une image. Photo prise en 1992 en Chine, à Nankin, au centre de publication bouddhique de Jinling (金陵刻經處) par René Carayol. Dans un premier temps, un artiste grave au cutter les caractères sur une planche en bois, ensuite, d'habiles ouvrières utilisent la technique de l'estampage pour obtenir des feuilles qui sont réunies et reliées avec du fil afin de former un ouvrage. Le centre possède plus de 100000 blocs ainsi gravés. Les sūtras sont vendus dans 10 régions et pays. Cette illustration est présentée avec l'autorisation de son auteur.

Références bibliographiques

En Devanāgarī:

Dutt Nalinaksha, *Gilgit Manuscripts*, Bibliotheca Indo-Buddhica N°24, Vol. IV, Sri Satguru Publications, Delhi, 2nd ed. 1984 (1st édition 1959), pp.139-170.

Joshi L.M., *Vajracchedikā Prajñāpāramitāsūtra with the commentary of Asaṅga*, Varanasi, Bibliotheca Indo-Tibetica, Vol.3, Mahavir Press, 1978, pp.29-44.

Müller Max, "Vajracchedikā Prajñāpāramitā-sūtra", in *Anecdota Oxoniensia*, Texts, Documents, and Extracts chiefly from Manuscripts in the Bodleian and other Oxford Libraries, Aryan Series, Vol. I-Part I, Oxford, Clarendon Press, 1881, pp.15-46.

Vaidya P.L., *Mahāyāna-sūtra-saṅgraha*, Buddhist Sanskrit Texts, N°17, Part I, Bihar, Mithila Institute, 1961 ("Vajracchedikā", pp.75-89).

En caractères romains:

Chakravarti N.P.(edited by), "The Gilgit Text of the Vajracchedika", in *Serie Orientale Roma IX, Minor Buddhist Texts*, Part I, Roma, Is.M.E.O., 1956, pp.175-192.

Conze Edward, "Vajracchedika Prajnaparamita, edited and translated with introduction and Glossary", in *Serie Orientale Roma*, Vol. XIII., Roma, Istituto Italiano per il Medio ed Estremo Oriente, 1974 (first edition 1958), 117 pages.

Gomez Luis O., **SHK** Jonathan A., *Studies in the Literature of the Great Vehicle*, Center for South and Southeast Asian Studies, The University of Michigan, 1989, pp.89-139.

Ouguibénine B., *Initiation pratique à l'étude du Sanskrit bouddhique*, Paris, Picard, 1996, 274 pages ("manuscrit de Gilgit, Vajracchedikā Prajñāpāramitā", pp.252-265).

Pargiter F.E., "Vajracchedikā in the Original Sanskrit", in Hoernle, *Manuscript Remains of Buddhist Literature Found in Eastern Turkestan*, Vol.1, Oxford, 1916, pp.176-195.

Les sept traductions chinoises de la Vajracchedikā dans le Taishō

Takakusu and Watanabe [eds.], *Taishō shinshū daizōkyō*, 大正新修大藏經, Tōkyō, 1922-33.:

Kumārajīva, trad., *Jingang banruo boluomi jing*, 金剛般若波羅蜜經, Taishō 235, Vol. 8, pages 748, c, 752, c.

Bodhiruci, trad., *Jingang banruo boluomi jing*, 金剛般若波羅蜜經, Taishō 236, Vol. 8, pages 752, c, 757, a.

Paramārtha, trad., *Jingang banruo boluomi jing*, 金剛般若波羅蜜經, Taishō 236, Vol.8, pages 757, a, 761, c, copie attribuée par erreur à Bodhiruci.

Paramārtha, trad., *Jingang banruo boluomi jing*, 金剛般若波羅蜜經, Taishō 237, Vol. 8, pages 762, a, 766, c.

Dharmagupta, trad., *Jingang nengduan banruo boluomi jing*, 金剛能斷般若波羅蜜經, Taishō 238, Vol. 8, pages 766, c, 771, c.

Xuanzang, trad., *Da banruo boluomiduo jing bao di wu baiqi shi qi, di jiu Nengduan jingang fen*, 大般若波羅蜜多經卷第五百七十七, 第九能斷金剛分, dans le Mahāprajñāpāramitā-sūtra (大般若波羅蜜多經, 9^e section), Taishō 220, Vol. 7, pages 980, a, 985, c.

Yijing, trad., *Foshuo nengduan jingang banruo boluomi jing*, 佛說能斷金剛般若波羅蜜經, Taishō 239, Vol. 8, pages 771, c, 775, b.

Édition chinoise 大藏經

Zhonghua Dazangjing, *Hanwen bufen, di ba ce*, Zhonghua Shuju, 1985 nian, gong 968 ye (les sept traductions se trouvent aux pages 298-355). 中華大藏經, 漢文部份第八冊, 中華書局, 1985年, 共 968 頁。

Zhonghua Dazangjing, *Hanwen bufen di ba ce*, Zhonghua Shuju, 1985 nian, gong 968 ye (la traduction de Dharmagupta se trouve dans le Vol.8, 17, pp.332, a, 339, a, elle est présentée sans ponctuation). 中華大藏經, 漢文部份第八冊, 中華書局, 1985年, 共 968 頁。

Commentaires chinois classiques

Jingang xianlun, 金剛仙論, traduction de Bodhiruci, T.1512, Vol.25, pp.798-874 (commentaire de Vajraṣi sur le sous-commentaire de Vasubandhu, cf. ci-après).

Jingang banruo banluomi jinglun, 金剛般若波羅蜜經論, T.1511, Vol.25, pp.781-789, sous-commentaire de Vasubandhu traduit par Bodhiruci, correspond à Nanjio 1168.

Jingang banruo lun, 金剛般若論, commentaire d'Asaṅga sur la *Vajracchedikā* traduit par Dharmagupta, T.1510, Vol.25, p.757 a-766 a. Voir Nanjio 1167.

Jingang banruo banluomi jinglun, 金剛般若波羅蜜經論, commentaire d'Asaṅga en prose avec citation de la *Vajracchedikā* en entier, traduit par Dharmagupta en 3 fasciculi, T.1510, Vol.25, (上, p.766, 中, p.771, 下, p.776). Correspond à Nanjio 1167.

Nengduan jingang banruo banluomi jing lunsong, 能斷金剛般若波羅蜜經論頌, commentaire d'Asaṅga traduit par Yijing, T.1514, Vol.25, pp.885 a-886 c (correspond aux *k.ārikā* en sanskrit d'après Tucci-1956, p.22 et à Nanjio 1208).

Nengduan jingang banruo banluomi jing lunshi, 能斷金剛般若波羅蜜經論釋, commentaire de Vasubandhu traduit par Yijing, T.1513, Vol.25, pp.875 a-884 c.

Compilations

Rushi Foxue yanjiushi, *Jingang banruoboluomi jing* (yi), Taipei shi, Rushi Chubanshe, 1996 nian, 567 ye. 如實佛學研究室, 金剛般若波羅蜜經(一), 台北市, 如實出版社, 1996年, 共 567 頁。

Rushi Foxue yanjiushi, *Jingang banruo boluomi jing* (er), Taipei shi, Rushi Chubanshe, 1995 nian, 620 ye. 如實佛學研究室, 金剛般若波羅蜜經(二), 台北市, 如實出版社, 1995年, 共 620 頁。

Rushi Foxue yanjiushi, *Jingang banruo boluomi jing* (wu), Taipei shi, Rushi Chubanshe, 1996 nian, 681 ye. 如實佛學研究室, 金剛般若波羅蜜經(五), 台北市, 如實出版社, 1996年, 共 681 頁。

Ljn Guangming, *Jingangjing yiben jicheng*, Taipei xian xindian shi, Jialing Chubanshe, 1994 nian, gong 886 ye. 林光明, 金剛經譯本集成, 台北縣新店市, 迦陵出版社, 1994年, 共 886 頁。

Dictionnaires, travaux de recherche et traductions occidentales:

Beal Samuel (translated from Chinese by), "Vajra-cchedika, the Kin Kong King or Diamond Sutra", in *Journal of the Royal Asiatic Society*, London, Vol. I, Part 1, 1864, pp.1-24.

- Beatrix Pierre**, *Bibliographie de la littérature Prajñāpāramitā*, Bruxelles, Institut Belge des Hautes Études Bouddhiques, 1971.
- Bugault Guy**, “Logique et mystique dans la Vajracchedikā”, dans *Études Asiatiques*, XLVII, 4, 1993, Mystique et rationalité, Inde, Chine, Japon (actes du colloque tenu à l’Université de Genève du 29-30 novembre 1990), pp.572-585.
- Bugault Guy**, *La notion de prajñā ou de sagesse selon les perspectives du Mahāyāna*, Paris, Éditions de Boccard, 1968 (publ. De l’Institut de civilisation indienne), 289 pages.
- Conze Edward**, *The Prajñāpāramitā Literature*, Tokyo, The Reiyukai, 1978 (first published 1960), 138 pages.
- Conze Edward**, *The Diamond Sutra and the Heart Sutra*, Buddhist Wisdom Books, London, George Allen and Unwin, 1988 (first edition 1958), 110 pages.
- Drège J.P.**, *Les bibliothèques en Chine au temps des manuscrits*, Vol.CLXI, Paris, E.F.E.O., Adrien Maisonneuve, 1991, 322 pages.
- Drège J.P.**, “Des effets de l’imprimerie en Chine sous la dynastie des Song”, *Journal Asiatique*, CCLXXXII, 2, 1994, pp.409-442.
- Edgerton Franklin**, *Buddhist Hybrid Sanskrit Grammar and Dictionary*, Delhi, Motilal Banarsidass, 1970, 627 pp. (Vol.II, Dictionary).
- Filliozat Jean**, *Catalogue du fonds Sanscrit, Bibliothèque Nationale, Département des Manuscrits*, Fascicule I, no.1-165, Paris, Adrien Maisonneuve, 1941, 103 pages.
- Grand Palais** (Galeries Nationales du), Paris, 24 octobre 1995-16 février 1996, *Sérinde, Terre de Bouddha, dix siècles d’art sur la route de la soie*, Paris, Éditions de la Réunion des Musées Nationaux, 1995, 430 pages.
- Hanayama Shōyū**, *A Summary of various Research on the Prajnaparamita Literature by Japanese Scholars*, in *Acta Asiatica*, Bulletin of the Institute of Eastern Culture, Vol.10, Tōkyō, The Tōtō Gakkai, 1966, pp.16-93.
- Harlez Charles de**, “Vajracchedikā (Prajñāpāramitā), traduit du texte sanscrit, avec comparaison des versions chinoises et mandchoue”, dans *Journal Asiatique*, Recueil de Mémoires, d’extraits et de notices, 8e série, tome XVII, 1891, pp.440-509.
- Hirakawa Akira**, *A Buddhist Chinese Sanskrit Dictionary*, Tōkyō, The Reiyukai, 1997.
- Hōbōgirin** Fascicule annexe: Répertoire du canon Bouddhique Sino-japonais, édition de Taishō (Taishō Shinshū Daizōkyō), nouvelle édition révisée et augmentée, Tōkyō, Paris, 1978, 372 pages.
- Kajiyama Yuichi**, “Thus Spoke the Blessed One...”, in Lancaster Lewis (edited by), *Prajñāpāramitā and Related System: Studies in Honor of Edward Conze*, Berkeley, Berkeley Buddhist Studies Series, 1977, pp.93-99.
- Magnin Paul**, “Pratique religieuse et manuscrits datés”, *Cahiers d’Extrême-Asie*, numéro spécial: études de Dunhuang, 1987, 3, pages 131-141.
- Mizuno Kōgen**, *Buddhist Sutras: Origin, Development, Transmission*, Tōkyō, Kōsei Publishing, 1991 (fourth printing), 220 pages.

- Monier-Williams**, *A Sanskrit-English Dictionary*, First edition 1899, Oxford University Press, London.
- Müller Max** (edited by), "Vajracchedikā, Translation from the Sanskrit", in *Sacred Books of the East, Buddhist Mahayana Texts*, Vol.XLIV, Pt.II, Oxford, Clarendon Press, 1894, pp.109-144.
- Nanjio Bunyiu** (compiled by), *A Catalogue of the Chinese Translation of the Buddhist Tripitaka*, Delhi, Classics India Publications, Classics India Religion and Philosophy, Series No.4, 1989 (first edition 1916), pp.6-7 and appendix II.
- Nattier Jan**, *Once Upon a Future Time, Studies in a Buddhist Prophecy of Decline*, Berkeley, Asian Humanities Press, 1991, pp.33-37, 54-56 et 90-93.
- Naudou Jean**, *Les Bouddhistes Kāśmiriens au Moyen Âge*, Paris, PUF, 1968, 242 pages.
- Pelliot Paul** (œuvres posthumes de), *Les débuts de l'imprimerie en Chine, Paris, Imprimerie Nationale*, Adrien Maisonneuve, 1953, 138 pages avec notes additionnelles et (appendix par Demiéville, pages 121-138).
- Soothill W.E.**, *The Lotus of the Wonderful Law*, Oxford, Clarendon Press, 1930 (réédité par Shin Wen Feng, à Taiwan en 1993, 275 pages).
- Soymié Michel** (sous la direction de), *Nouvelles contributions aux études de Touen-Houang*, 17, Hautes Études Orientales II, Librairie Droz, Genève, 1981, 327 pages.
- Soymié Michel** (sous la direction de), *Contributions aux études de Touen-Houang*, Vol.3, Paris, E.F.E.O., Adrien Maisonneuve, 1984, 352 pages.
- Soymié Michel**, *Notes d'iconographie bouddhique, des Vidya-raja et Vajradhara de Touen-Houang*, *Cahiers d'Extrême-Asie*, numéro spécial: études de Dunhuang, 1987, 3, pp.9-26.
- Stein Sir Aurel**, *On Ancient Central-Asian Tracks*, (first published, London, Macmillan, 1933), reprinted in Taiwan, SMC Publishing Inc., 1992, 342 pages.
- Tucci Giuseppe**, *Minor Buddhist Texts, Part 1*, Roma, Is.M.E.O., 1956, 310 pages (Serie Orientale Roma, IX).
- Zachetti Stefano**, "Dharmagupta's unfinished Translation of the Diamond-cleaver (Vajracchedikā-Prajñāpāramitā-sūtra)", dans *T'oung Pao*, LXXXII, Fasc. 1-3, Leiden, E.J. Brill, 1996, pp.137-152.

Influence du thème de l'accumulation des mérites
sur l'impression des sūtras:
exemple du *Couperet de diamant* 金剛經

*Bernard Montoneri**

摘 要

金剛經是台灣佛教中最被使用的著作。西元第二世紀，此經寫於印度，手稿本為梵文，期間數次被翻譯成中文，但只有鳩摩羅什版本最為著名。這篇文章旨在證明『金剛能斷經』和所有『般若波羅蜜經』裡幾個重要的主題的價值。有關金剛經梵文標題、『福聚』的真正含意、和『有人於此經中，乃至受持四句偈等，為他人說其福甚多』這個句子對中國印刷術的影響，均在此文有詳細地說明。

關鍵字：福聚，敦煌，般若波羅蜜經，印刷術，金剛能斷經

* 國立中央大學法文系兼任講師